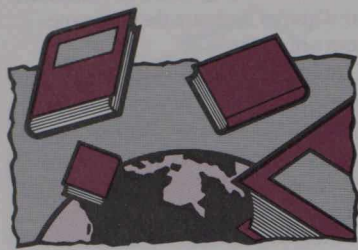


LIVRES



L'engrenage de la violence

Jeanne Henriette Louis

Payot, Paris, 1987.
342 pages, 43,50 \$

«La guerre psychologique aux États-Unis pendant la Deuxième Guerre mondiale» est le sous-titre du livre de Mme Jeanne Henriette Louis. L'auteur s'est proposé de rendre compte des modalités de la propagande de la guerre psychologique et de la dynamique qui l'a produite.

Lors du premier conflit mondial (1914-1918), la propagande avait été orchestrée d'abord à partir de l'Angleterre, et les Américains y avaient répondu par un rejet global à partir de 1920. L'auteur recherche la source de ce refus dans l'histoire de la tradition anglosaxonne. La colonisation du nouveau continent fut l'oeuvre des réalistes de la Nouvelle-Angleterre et d'utopistes religieux qui, dans la lignée de W. Penn et des Quakers voulurent bâtir une autre société. À la fin du XVIII^{ème} siècle, cette Pennsylvanie «banalisée» s'intègre dans l'Union, mais il subsiste une alternative idéaliste dans la tradition américaine. Le président Wilson en est-il représentant, demande l'auteur? La société américaine refuse de s'y reconnaître et répond plutôt à l'absurdité des massacres européens par l'isolationnisme des années 20 et 30.

Selon Mme Louis, c'est la politique «d'apaisement» d'Hitler qui a fait resurgir la question. Contre les isolationnistes, mais en dissidence vis-à-vis l'administration Roosevelt qui prône l'intervention, un discours «non-violent» tente de se faire entendre. La thèse de l'auteur consiste à l'identifier et à l'utiliser comme révélateur de la «violence» de fait du discours officiel.

La notion de guerre psychologique, officiellement employée à partir de

1939 a deux significations. Pour les politiciens, elle est la défense contre l'agressivité des dictatures. Pour les «non-violents», elle est l'alternative qui permet à la fois de dénoncer Hitler et de refuser l'usage propagandiste tel que l'Angleterre l'a pratiqué en 1914-1918. Selon cette seconde vision, la guerre psychologique consiste en l'usage des moyens de propagande pour informer le public américain de façon authentique et pour aider les Européens, quel que soit leur camp, à identifier d'abord les causes de leur «crise spirituelle», puis à lui trouver un remède. Le *Committee for National Morale*, créé lors de l'été 1940, est secrètement «patronné pas trois membres du gouvernement». À l'automne de 1941, un *Office of the Coordinator of Information* est mis en place pour informer les opinions étrangères. Cet organisme est déjà un compromis entre les buts du gouvernement et les aspirations des «non-violents».

Pearl Harbor a fait basculer les ambiguïtés. À partir du printemps de 1942, avec la création de l'*Office of Strategic Services* (OSS) et de l'*Office of War Information* (OWI), les énergies sont canalisées, l'auteur dirait «forcées», pour ne plus servir que d'annexe à l'effort de guerre général. Les centaines d'écrivains qui s'étaient engagés depuis 1940 dans le *Writer's War Board* sont intégrés à l'OWI au début de 1943 et cessent peu à peu d'être actifs pour échapper à la tâche de purs propagandistes qu'on leur assigne. Alors débute ce que Mme Louis appelle l'âge d'or de la propagande. Le cinéma apporte sa contribution et remanie sur demande les scénarios de films : l'auto-censure rend inutile ou presque une censure. Tel est «l'engrenage de la violence» qui est utilisé comme titre du présent ouvrage.

L'argumentation de l'auteur est convainquante et la solidité de sa documentation fait de l'ouvrage une étude remarquable. Il est regrettable que la documentation utilisée consiste presque exclusivement en sources imprimées et que les ressources de l'OWI et de l'OSS maintenant accessibles et en abondance aux Archives Nationales à Washington n'aient pas été utilisées. Mme Louis termine son ouvrage par une étude sur l'usage

de la bombe atomique. Elle aurait gagné à utiliser les recherches de M. Sherwin et G. Herken qui ont étudié les modalités, complexités et contradictions du processus qui mène à la décision d'utiliser la bombe comme une arme nouvelle. Mais il s'agit ici d'une nuance sur la conclusion d'un ouvrage qui dans son propos et dans son exposé est tout à fait acceptable.

— Jean-René Chotard

M. Jean-René Chotard est professeur d'histoire à l'Université de Sherbrooke.

Sur la guerre

David Rousset

Ramsay, Paris, 1987.
478 pages, 39,95 \$

David Rousset ouvre les hostilités: «... ces enclaves de supranationalité limitées et déséquilibrées, où se heurtent des souverainetés nationales amputées, amplifient les disparités et discontinuités du marché mondial, et contrecarrent, autant que l'agitation des États, l'émergence d'une rationalité planétaire.» Ce court passage tiré de la première partie de l'ouvrage de Rousset nous éclaire beaucoup sur la direction qu'il entend prendre. Selon lui, la société se trouve dans un état de crise et c'est là que se situe le danger de guerre nucléaire.

Tout au long de ce qu'il appelle un «entretien», l'auteur s'efforce de démontrer l'importance de l'émergence d'une société planétaire et les nombreuses contestations du système capitaliste (qu'il soit privé ou d'État). La méthode utilisée aux fins de la démonstration risque cependant de nous laisser perplexe tant elle paraît sinueuse et parfois même décousue.

La première partie, trop longue pour ce qui semble être une introduction, est écrite dans un style qui n'incite pas à poursuivre la lecture. Néanmoins, on peut y discerner les principaux éléments qui seront utilisés par la suite. De l'impact technologique nous retiendrons qu'il est puissamment impulsé par l'exigence militaire et spatiale, qu'il serait l'élément privilégié pour résoudre les problèmes de notre société et qu'il

devrait mener à de nouvelles techniques de gestion. La dimension planétaire sera définitivement le concept dominant de tout l'entretien. Entretien que Rousset entend justifier par la nécessité de substituer un choix conscient au choix du hasard.

Sommes-nous en danger de guerre nucléaire? Sur cette question cruciale, l'auteur soulignera, et avec raison, la nuance entre «faire la guerre» et l'appréciation de la «possibilité de guerre.» Ses propos sur les raisonnements militaire et politique sont pertinents et des plus réalistes. Sa démarche l'amène à affirmer que ce n'est pas la qualité et la quantité des arsenaux nucléaires qui cause les dangers de guerre puisque la décision de faire la guerre est toujours politique. C'est donc sur la base de cette affirmation qu'il entreprendra une revue des principales composantes de notre société. Revue qui est très longue et superficielle. Nous nous retrouvons davantage devant un constat des faits de l'histoire que devant une analyse qui pourrait servir à bâtir une théorie solide.

C'est la sixième partie du livre qui contient le plus d'éléments susceptibles de répondre à la question sur l'existence d'un danger de guerre nucléaire. En effet, dans cette section, l'auteur touche à des sujets comme la presse, les objectifs stratégiques, la technologie et la technique nucléaire, etc. Il y a même une brève révision de la théorie de l'hiver nucléaire. Tout cela pour en arriver à une constatation peu originale certes mais fondamentale : l'incertitude face au phénomène nucléaire. Incertitude dans les stratégies, les techniques, les conséquences, que même l'émergence d'une «bureaucratie nucléaire mondiale» ne peut réduire. Ce qui conduit Rousset à se demander s'il y a un enjeu qui justifie la prise de si grands risques et si un jour un pouvoir politique sera prêt à accepter de courir le risque nucléaire.

Un autre aspect intéressant de la réflexion de Rousset porte sur l'Initiative de défense stratégique américaine. On y voit les «à côté» du programme du président Reagan. En effet, il démontre bien les avantages